

Formation Apertura-Arcanes

Cycle « Sexuel et érotisation »

Clinique du couple, du double et les « *complexes familiaux* »

Exposé du 5 mai 2023

M. Philippe Choulet. Professeur horaire de Philosophie, Strasbourg

## **Critique généalogique du couple : une question de *couplabilité* ?**

*En hommage à Phénarète, alias « Semblant de vertu »,  
« Simulacre de vertu » ou « Petite vertu », mère de  
Socrate, accoucheuse et entremetteuse célébrée par son  
fils...*

*Argument.* Le jeune Descartes a écrit : « La vérité commence à deux »... Le soupçon demande tout de suite : *quelle* vérité ? Et comment *finit*-elle cette vérité-là ?

Car s'il y a une vérité du "couple" (et l'on cherchera les critères possibles de vérification), il y a aussi beaucoup d'illusions et d'errance — on peut même se tromper d'existence... —, beaucoup de haine couvant sous l'"amour", beaucoup d'agressivité irriguant une complicité ou une tendresse apparentes.

C'est que du couple en duo ou en duel, il faut interroger, quant à leur logique et leur valeur, la convention et la fiction, c'est-à-dire la dimension d'*artifice* que représente cette possibilité qu'ont certains humains à s'"accoupler" (*sic !*) — c'est même pour certains une disposition, une conviction, une destination...

Comme s'il y avait une vocation à la *couplabilisation*...

Plan de l'exposé

*Introduction*

*I. Le point de vue phénoménologique*

*II. Avançons maintenant sur la voie analytique*

*A. Retour sur la notion de couple*

*B. Le couple mère-enfant*

*C. Le couple des deux frères dans l'expérience de la jalousie*

*Moralité*

\*\*\*

### ***Introduction***

Ils ont toujours de bonnes idées, les analystes... Pour les « vieux » (les gens de la génération soixante-huitarde), la notion même de couple est douteuse, car nous avons appris, et pas seulement de la psychanalyse, mais aussi des théories de l'amour libre, héritières de Sade et de Charles Fourier<sup>1</sup>, combien la réalité du couple, notamment conjugal / matrimonial pouvait engendrer nombre de pathologies, et ce à tel point que pas une féministe du MLF de l'époque n'aurait songer à se... « marier » ! Bref, il y a là quelque chose en nous (en moi) qui va à reculons, comme s'il y avait une répulsion ou une hantise – mais rassurez-vous, la pulsion épistémophilique (le désir de savoir) est encore la plus forte, la preuve.

Dans les choses qui produisent la répulsion, il y a évidemment le risque avéré de « fusion » : la fusion est l'abolition de la distinction / différence qui détermine l'individu. Spinoza dit : la Nature ne produit que des individus (singuliers), et pas des nations... ajoutons : et pas de couples non plus... Parce que la réalité du couple est d'ordre culturel, historique et institutionnel, donc de l'ordre de l'artifice et de la fiction (en témoigne évidemment le récit qui s'y raconte, c'est-à-dire le *roman*, qu'il soit familial ou littéraire).

Ce roman concerne le lien d'amour et le lien d'amitié. L'amitié maintient la différence des deux individus (ou plusieurs...) et leur reconnaissance : « parce que c'était lui, parce que c'était moi », disaient Montaigne et La Boétie. Mais la fusion tend à la dissoudre, à la *fondre*, oui, l'unité finale retrouvant l'unité primordiale (et mythique) : « Deux étions et n'avions qu'un cœur », dit François Villon. On sait que Freud ne méfiait de la fusion comme de la peste (un mythe romantique), comme le prouve le début du *Malaise dans la civilisation*, et que les rencontres avec Gustav Mahler lui avaient laissé un goût amer, celui de l'impuissance devant le fantasme de fusion de Gustav envers Alma, fantasme qui s'entend dans certains mouvements

---

<sup>1</sup> De ce dernier, que Proudhon appelait « bigot pornocrate », retenons deux choses propres à bouleverser la réalité des couples : 1° l'écrit au vitriol intitulé *La hiérarchie du cocuage*, et 2° l'idée révolutionnaire selon laquelle toute passion étant naturelle, donc divine, elle ne saurait être réprimée ; et dès lors, si les vieillards veulent être échangistes et / ou fréquenter des jeunes filles, il suffit d'organiser tout ce beau monde en escouades, vieillards aimant les jeunes filles et jeunes filles échangistes aimant les vieillards (il y en a !) et ainsi tout le monde sera satisfait, certes, au grand dam de la morale bourgeoise répressive, mais c'est le prix à payer pour faire triompher l'Harmonie de la Civilisation...

de ses symphonies (l'Adagietto de la *V<sup>e</sup> Symphonie*, par exemple, si bien utilisé par Visconti dans *Mort à Venise...*). Il faut donc situer numériquement le couple : c'est le *un* des deux, c'est l'unité qui rassemble et lie deux personnes, appelés des « conjoints ».

Que signifie *lier*, alors ? Lier, c'est attacher, mais cela s'entend en deux sens :

– c'est entraver, immobiliser, tenir prisonnier, comme avec des menottes, pieds et mains liés (« Haut les mains ! »)... même (ou surtout) si on a « donné sa main »... D'où la réduction de la liberté, l'entrée dans une forme de dépendance, de servitude, d'aliénation. Ce type d'attache constitue une réduction du champ de conscience (on devient « idiot » – « Ma biche ! », minauda Louis de Funès dans la série des *Gendarmes...*).

– mais c'est aussi gagner en puissance, augmenter la liberté, si à deux on est plus fort que tout seul – selon le vieux principe de la mécanique du XVII<sup>e</sup> siècle (Bacon, Descartes, Spinoza, Hobbes).

En ce sens, on voit que nos dispositions à « faire couple », à « s'accoupler » – notre couplabilisation – ne vont pas de soi. De quoi, en effet, est faite l'unité du couple, comment est-elle composée, quelle est la nature de son lien intérieur ? Est-ce une association, un contrat, un ordre unilatéral comme une forme de domination, ou un lien de réciprocité ? Il convient de parler en termes politiques (*association, contrat, unilatéralité, réciprocité* sont bien des termes rousseauistes), qui ne peuvent que rarement être de l'ordre de la démocratie, et ce même si les « con-joints » ont des droits égaux : tyran domestique, despote éclairé, père tyrannique, mère castratrice, etc. Lacan a bien visé le problème :

« Ici s'avère bien plus clairement le rôle essentiel de la relation entre les parents ; et les analystes soulignent comment le caractère de la mère s'exprime aussi sur le plan conjugal par une tyrannie domestique, dont les formes larvées ou patentes, de la revendication sentimentale à la confiscation de l'autorité familiale, trahissent toutes leur sens foncier de protestation virile, celle-ci trouvant une expression éminente dans la satisfaction de tenir les “cordons de la bourse”. Les dispositions qui, chez le mari, assurent régulièrement une sorte d'harmonie à ce couple, ne font que rendre manifestes les harmonies plus obscures qui font de la carrière du mariage le lieu élu de la culture des névroses, après avoir guidé l'un des conjoints ou les deux dans un choix divinatoire de son complémentaire, les avertissements de l'inconscient chez un sujet répondant sans relais aux signes par où se trahit l'inconscient de l'autre.

Là encore une considération supplémentaire nous semble s'imposer, qui rapporte cette fois le processus familial à ses conditions culturelles. On peut voir dans le fait de la protestation virile de la femme la conséquence ultime du complexe d'Œdipe. Dans la hiérarchie des valeurs qui,

intégrées aux formes mêmes de la réalité, constituent une culture, c'est une des plus caractéristiques que l'harmonie qu'elle définit entre les principes mâle et femelle de la vie. Les origines de notre culture sont trop liées à ce que nous appellerions volontiers l'aventure de la famille paternaliste, pour qu'elle n'impose pas, dans toutes les formes dont elle a enrichi le développement psychique, une prévalence du principe mâle, dont la portée morale conférée au terme de virilité suffit à mesurer la partialité<sup>2</sup>. »

Cela signifie que la nature et la teneur du lien retentit sur la nature, la fonction (consciente et inconsciente), le devenir / le destin de chacun des membres du couple. Ces membres en question, livrés au risque de la fusion, doivent, pour rester « membres », demeurer en eux-mêmes, séparés, distincts, différents, même si leur « fonctionnement » n'engendre pas non plus un « organisme », car il s'agit de se méfier du modèle organiciste. Chaque membre n'aliène en réalité qu'une partie de lui-même, et devinez laquelle : dans le mariage on ne s'approprie que les organes génitaux de l'autre conjoint (Kant). Ceci évidemment pour la part physique, corporelle, matérielle et sensible (sensuelle / sexuelle) du conjoint (*sic !*), mais pas pour la part imaginaire ni pour la part symbolique, malgré la solennité de certains engagements (« les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent », aimait à dire Charles Pasqua...). Cela dit, dans certaines formes de sublimation, le couple fonctionne comme le *sumbôlon* : il faut bien vérifier un jour ou de temps à autre que les parties auparavant cassées et séparées s'emboîtent effectivement (*re-sic !*)... C'est le sens du « nous allons bien ensemble, du « nous ne formons pas seulement un couple, mais une équipe<sup>3</sup> » ... Cette extension est importante, dans la mesure où l'ethnologie et l'anthropologie structurale ont montré que la famille ne pouvait pas se réduire à la seule satisfaction des besoins sexuels, puisqu'elle comporte une fonction matérielle, éducative, économique, politique dans la société où elle s'insère.

En effet, pour de nombreux esprits contemporains, englués dans leur incurable et naïf romantisme, le pire qui puisse arriver est que ça ne « s'emboîte » pas et que l'attache-entrave demeure toute la vie. Mais c'est oublier que ce fut et c'est encore le sort de la très grande majorité des couples réels, puisque le mariage s'est toujours très rarement fait par amour, et davantage par intérêt – pas seulement par intérêt financier ou par intérêt de lignées (les grandes Maisons aristocratiques...), mais plus prosaïquement, par survie matérielle des groupes, à partir

---

<sup>2</sup>J. Lacan, *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Navarin éd., coll. « Bibliothèque des Analytica », 1984, p. 110-111. Ce texte est publié également dans *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 23-84.

<sup>3</sup> « Équipe » ne se réduit évidemment pas au seul sens sportif du terme (quoique, parfois, ça le relève de la compétition, comme on va le voir...), il faut l'étendre aux rapports de travail, genre « tirer, aller dans / vers la même direction »... C'était par exemple le désir manifeste de Nietzsche envers Lou Andreas Salomé, que de fabriquer une amitié amoureuse intellectuelle. On sait que Lou refusera la proposition...

de l'expérience de la rareté et de la division du travail. En ce sens, chaque membre n'a plus qu'à accepter son sort (à y consentir ou à s'y résigner, si jamais l'idée lui vient d'espérer autre chose : on peut toujours rêver...), ou, mieux encore, qu'à en tirer certain bénéfice secondaire dans la mesure du possible...

Pardonnez le jeu de mots : la clinique du couple se heurte déjà au *lit inique* ou à *l'iniquité* du couple ; c'est un lieu commun, pas de drame, à chacun selon sa force et son droit naturel. Il convient d'être réaliste, sans jugement moral. Du tyrannique *Pater familias* romain à la servitude de la ménagère soumise aux trois « K » (*Kirche Kinder Küche* / Église, Enfant, Cuisine), les formes d'affirmation et de réduction des puissances de vie sont des vérités de fait, sans doute pas des vérités de raison, mais « c'est comme ça », *so ist es*<sup>4</sup>.

### ***I. Le point de vue phénoménologique***

Comment diable la philosophie peut-elle aborder la question du couple ? D'abord, par un détour, avant d'aller (ou de revenir) à la psychanalyse. C'est un détour méthodologique, précisément *phénoménologique*. La phénoménologie est l'étude des phénomènes tels qu'ils arrivent à la conscience (Hegel : c'est « la science de l'expérience de la conscience »). En tant qu'ils arrivent à la conscience, ils surgissent en elle, ils s'imposent à elles, et l'activité de la conscience consiste déjà à enregistrer cette réception, dans le double mouvement de 1° sa passivité fondamentale et première et 2° de sa réactivité secondaire et interprétative<sup>5</sup>.

C'est ainsi, comme dit Marx, qu'on ne saurait juger les hommes à la seule conscience qu'ils ont d'eux-mêmes. Tel est donc le premier niveau d'approche, qui inclut d'une part la conscience des actes, des désirs et des volontés en tant que tout cela se manifeste à la conscience. On peut ainsi logiquement et raisonnablement supposer que lorsqu'on décide de « fréquenter » – comme on disait jadis dans les campagnes... –, de s'accoupler, de « se mettre en couple », de s'épouser, de se marier, de se pacser, de vouloir fonder une famille, etc., ou quand on choisit son partenaire d'équipe, en tandem (en vélo), en duo (en musique), en double (en tennis, en handisport pour aveugles...), on sait *à peu près* ce qu'on fait, ne serait-ce que dans l'acte d'engagement réciproque de l'alliance, du contrat, du serment, de la promesse. Dans

<sup>4</sup> Voir Lévi-Strauss, *Le regard éloigné*, III. « La Famille », Plon, 1983, p. 65-92, et en particulier pp. 66-83.

<sup>5</sup> Par exemple, dans les exposés sur la logique narrative du rêve, on ne présente en général que les trois processus de la condensation, de la symbolisation et du déplacement. Mais on en oublie souvent (toujours ?) un quatrième, *l'élaboration secondaire*, qui est la reprise du discours du rêve de et par la conscience, éveillée ou à demi éveillée... voir Freud, *L'interprétation des rêves*, Puf, 1967, chap. VI, « Le travail du rêve », § VII. « Les rêves absurdes. L'activité intellectuelle en rêve », p. 382 ; § IX. « L'élaboration secondaire », p. 416-432. Chap. VII, « Psychologie des processus du rêve », § 1. « L'oubli des rêves », p. 437-452 ; § IV. « Le réveil par le rêve. La fonction du rêve. Le cauchemar », p. 487 et suiv.

la situation de « mise en couple », dans le processus du « devenir-couple », c'est toute la question de la fidélité (de la parole donnée) qui devient cruciale, que ce soit la fidélité à l'engagement, contractuel ou non, la fidélité au sens *sacré* (au sens de la foi et du religieux) ou encore la fidélité à l'évènement, et précisément à la recherche de sa vérité. Il y a peut-être illusion, mais il faut bien que celle-ci soit *maintenue*, comme disait J.B. Pontalis.

Et en même temps, il y a cette réalité psychique de la non-conscience : car si faisant une chose ils font effectivement cette chose, les hommes font aussi tout autre chose que ce qu'ils croient faire, et donc la conscience ne leur viendra que plus tard, par hystérésis, effet-retard, dans la rétrospection. Rousseau disait que lorsque les hommes ont inventé l'agriculture, ils ont eu conscience de devenir cultivateurs, mais ils n'ont pas compris qu'ils allaient inventer, par la nécessité même des choses, la métallurgie, la géométrie (pour mesurer les champs) et surtout la propriété, le droit coutumier et le droit positif qui vont avec (pour rendre à l'agriculteur ce qui lui revient et ce sur quoi il réclame un droit légitime), les métiers de domination et donc *l'inégalité parmi les hommes*<sup>6</sup>... En somme, il y a un non-conscient logique qui annonce des structures inconscientes plus profondes.

C'est pour cette raison que Lévi-Strauss entend introduire dans les phénoménologies descriptives de ses collègues ethnologues une exigence supplémentaire : derrière l'idée que les hommes se font de leur société et de leur lien, il faut découvrir les ressorts du « système vrai », et pousser l'analyse au-delà des bornes de la conscience<sup>7</sup>. Cela veut dire que sous la diversité baroque des formes du couple et des modalités d'appariement (y compris celles des accouplements fugaces et aléatoires), il faut supposer, selon lui, chercher et finir par exposer une combinatoire soumise à des règles de compatibilité et d'incompatibilité, de possibilité et d'exclusion.

Amusons-nous un peu (ce sera le premier moment ludique de mon exposé) : qu'y a-t-il de commun entre des couples fictifs / mythiques (Adam et Eve, Tristan et Iseult, Astérix et Obélix, Paul et Virginie, Robinson et Vendredi, Othello et Desdémone / Othello et Iago, Emma et Charles Bovary, Jason et Médée, Créon et Antigone, Orphée et Eurydice, Bouvard et Pécuchet, Polynice et Antigone, Romulus et Remus, Faust et Marguerite, Titi et Grosminet, Ulysse et Pénélope, Roméo et Juliette, Tintin et Milou, Tom et Jerry...), des couples réels (Héloïse et Abélard, Diderot et Sophie Volland, Ike et Tina Turner, Louis Althusser et Hélène

---

<sup>6</sup> Cf. J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, ou *2e Discours*, Partie II. Rousseau y reprend la formule de Pascal : le premier qui dit « ceci est à moi » est à l'origine de l'usurpation sur toute la terre...

<sup>7</sup> Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale II*, fin du chap. V (« Religions comparées des peuples sans écriture »), Plon, 1973, p. 85.

Rytman), des duos réels et célèbres (Freud et Fliess, Simon & Garfunkel, Sérieux & Capgras, Laplanche & Pontalis, Sam & Dave, Nanker & Phelge, Plonck et Replonck, Mix et Remix, Poiret et Serrault, les sœurs Papin – voir Jean Genet, *Les Bonnes* – Alexandre le Grand et Bucéphale), des adversaires et duellistes réels et célèbres (Federer vs Nadal, Anquetil vs Poulidor, Mc Enroe vs Lendl, Connors vs Sampras), des partenaires redoutables (Chaffoteaux & Maury, Roux & Combaluzier, Rivoire & Carret) ?

Je ne fais pas toute la liste, car elle est interminable, mais elle n'est ni infinie ni innombrable – simplement seuls un super-ordinateur ou l'entendement d'un Dieu leibnizien pourraient décliner son extrême multiplicité... Nous pas.

Notez que je n'aurais pas su « ranger » le couple analysant-analyste (mais je sais que certains diront que cela ne fait pas « couple »...).

Alors donc, comment ranger tout cela en demeurant sur le plan limité et descriptif de la conscience ? Je propose d'ordonner selon une grille de lecture qui va des phénomènes conscients à des logiques à la fois conscientes (puisqu'on y pense) et non conscientes – car les règles qui les organisent et les articulent entre eux sont implicites et immanentes. On remarque par exemple que « partenaire » et « adversaire » vont de pair en tant que ce sont des fonctions solidaires et réciproques (Federer disait aimer jouer contre Marat Safin parce que ça l'obligeait à hausser vraiment son niveau de jeu et à inventer des coups inédits pour lui).

Notre référence est ici le modèle proposé par Roger Caillois dans *Les jeux et les hommes, Le masque et le vertige*, Gallimard, 1967. La référence n'est pas sans lien avec la psychanalyse. Caillois est un des fondateurs du *Collège de Sociologie* (1937-1939) avec Georges Bataille, Pierre Klossowski, Alexandre Kojève et Michel Leyris – ce qui nous rapproche de Lacan...

Que dit Caillois ? Que l'on peut lire la réalité des liens sociaux selon le schème / modèle du « jeu » (le jeu est un « instrument d'optique » du réel social), en tant d'abord qu'il y a, si on reprend les termes freudiens, le jeu de l'*énergie psychique libre* (*paidia*, le jeu spontané de l'enfant) et le jeu de l'*énergie liée* (*ludus*, jeu défini par des règles) ; et ensuite quatre catégories déterminantes de liaisons sociales, qui font jouer trois dimensions du réel psychique, le réel de la conscience, le réel de l'imaginaire et le réel du symbolique (pour reprendre le modèle lacanien) :

1. *Agôn*, *Polémos*, c'est-à-dire combat, conflit, lutte, guerre ; il correspond à un *besoin d'adversité*<sup>8</sup> ; l'autre est à la fois partenaire et adversaire et paradoxalement il ne peut être

---

<sup>8</sup> Le complexe du sevrage dont parle Lacan relève justement de cette lutte non seulement pour la survie, mais aussi pour la conquête de l'identité : « Tout achèvement de la personnalité exige ce nouveau sevrage. Hegel formule que

partenaire que s'il est adversaire, car il s'agit de faire, d'agir, de se réaliser, de s'accomplir dans la lutte, le conflit et la bagarre : la rivalité est nécessaire pour progresser, grandir, devenir rusé et intelligent. C'est qu'il faut bien trouver une sortie à l'agressivité, même lorsque le lien nous apparaît sous des dehors doucereux et sous de belles apparences (« se méfier de l'eau qui dort », dit-on...). Un humoriste s'amusait à dire que « les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus », mais il y a du Mars dans Vénus et sans doute... réciproquement !...

2. *Mimèsis*, *Mimicry*, c'est-à-dire imitation, mimétisme, mais aussi identification – « s'identifier à », certes mais surtout conquérir une identité, ou *son* identité (au mieux : *devenir ce que l'on est*, comme dit Pindare, alors qu'on ne sait *a priori* pas du tout qui ni ce que l'on est, ce à quoi l'on est destiné ou ce que le devenir nous destine...). Ressembler à..., reproduire, faire « comme », dans le jeu des héritages socio-économiques, politiques et surtout familiaux (George Bush Jr a pris comme épouse une femme qui ressemble à sa propre mère : on ne change pas une équipe qui gagne !). Cela n'est parfois pas sans dialectique de déplacement, de condensation et de sublimation – pensons au jeu de l'enfant du « *Fort-Da* », relaté par Freud dans les *Essais de psychanalyse* et auquel renvoie d'ailleurs Lacan dans *Les complexes familiaux...* (*op. cit.*, p. 41).

3. *Alea*, c'est-à-dire hasard, contingence. Les jeux de hasard sont ceux par lesquels le sujet défie les puissances de nécessités supérieures dans le cours imprévisible des événements, bref le destin, sous la forme du pari<sup>9</sup>. Caillois dit bien qu'il s'agit d'une expression de la toute-puissance (trionpher de la nécessité aveugle du sort) : être plus fort que la réalité, avec des discours défensifs opposés aux discours de la raison « raisonnable » : « je sais bien mais quand même » / « je ne peux pas me tromper, puisque j'ai raison... ». Ce que Lacan appelle joliment et ironiquement le « choix divinatoire de son complémentaire<sup>10</sup> ». Pensons aux destins difficiles et même parfois catastrophiques des amours de jeunesse (« pour la vie »... tu parles !...), aux erreurs de casting, aux délires s'achevant en crimes ou en assassinats... Le risque, dans le couple pris au piège du délire de puissance contre le hasard, est de nier la valeur de l'imprévisibilité, au point de ne pas s'y préparer...

4. *Ilinx*, c'est-à-dire le vertige, l'excès, la démesure et leur ultra-violence (*hubris*). L'homme s'y révèle, aux antipodes des modèles imaginaires de l'épargne selon l'*homo œconomicus*, un animal de la perte, de l'excès, de la dépense fabuleuse (pensons au *potlatch*). Relèvent de ce

---

l'individu qui ne lutte pas pour être reconnu hors du groupe familial n'atteint jamais à la personnalité avant sa mort. » (Lacan, *Les complexes familiaux*, *op. cit.*, p. 35).

<sup>9</sup> À propos des pathologies du jeu : Freud, Dostoïevski et le parricide / Dostoïevski, *Le joueur* / Stefan Zweig, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* / Balzac, *La peau de chagrin*.

<sup>10</sup> Lacan, *Les complexes familiaux*, *op. cit.*, p. 110.

type de jeu les conduites à risques (alpinisme, descentes de hauts sommets à ski, addictions diverses, toxicomanie, vitesse – pensons à James Dean), les pulsions criminelles de la haine (les sœurs Papin), les délires de persécution (le couple formé d’Aimée et de Mme Z..., actrice, cas exposé par Lacan dans sa thèse *De la psychose paranoïaque et de ses rapports avec la personnalité*), les fantasmes de fusion, de l’assimilation, de l’inceste cannibale, etc. Le vertige de la transgression apporte d’ailleurs une plus-value de jouissance indéniable<sup>11</sup>.

Voilà. À nous, à vous de ranger nos / vos accouplements et appariements réciproques, afin de rendre raison de nos / vos avatars...

Je précise cependant deux choses :

– Il convient de penser le couple, quel qu’il soit, selon la logique posée par Max Weber de la *Gesellschaft* (société) et de la *Gemeinschaft* (communauté) et d’être attentif à la nature de cette dernière, qui peut être communauté ouverte et poreuse (libre-échangiste ?) ou communauté close, fermée sur elle-même, totalitaire, comme une secte se bâtissant sur la pratique du secret (« le sale petit secret », dit Deleuze). Et ce d’autant que Freud, en posant la règle du couple analyste-analysant, a mis la question du secret au centre mais en en faisant l’objet d’une science – la psychanalyse est bien une *science du secret* –, en faisant du secret un noyau de vraie connaissance de l’*existence singulière*, et cela change tout... À ce couple analysant-analyste, il faut un tiers, *l’écoute du tiers impartial*<sup>12</sup>.

– Le couple peut être de l’ordre de ce que Lévi-Strauss appelle la « société chaude », société de l’ordre de l’entropie, de la haute dépense d’énergie, avec un historique agité, dense et rapide (la famille urbaine et contemporaine, celle qui est livrée à la recomposition, par exemple), comme il peut être de l’ordre de la « société froide », à faible dépense d’énergie et à la temporalité lente – c’est le cas de la famille des sociétés des « peuples premiers » et même de celle des campagnes de la société agricole (mais sans doute pas pour très longtemps encore...)

---

<sup>11</sup> Référence obligée aux thèses de Nietzsche sur la volonté de puissance et à Georges Bataille (*La part maudite*, 1949 ; *L’érotisme*, 1957).

<sup>12</sup> Voir Freud, *La question de l’analyse profane*, 1926.

## II. Avançons maintenant sur la voie analytique

### A. Retour sur la notion de couple

Avant de signaler et de valoriser deux remarques faites par Lacan dans son ouvrage sur *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu* (1938 – entre parenthèses, pour un article encyclopédique, c'est drôlement costaud, ça relève de l'*agôn* et de l'*ilinx* !!!), je voudrais insister sur le *modèle* que présente la notion de couple.

D'abord, ce n'est pas un hasard si la notion même de « couple » est une notion physique essentielle : la science nomme « couple » le moment d'augmentation et de de décuplement de la force. Cela sert la vision optimiste de la *couplabilisation* comme disposition au couple : être (à) deux, cela augmente, cela enrichit, cela rend plus puissant. En principe. C'est le sens de la phrase de Descartes, « La vérité commence à deux », c'est-à-dire, si l'on entend bien, par l'intersubjectivité, la parole, l'écoute, l'entente (l'accord), le regard, le dialogue... Car tout seul, on croit à « la » vérité ou au vrai, mais on n'en sait rien. Comme disait un petit garçon de ma connaissance : « J'aime bien jouer tout seul, car je suis toujours d'accord avec moi. » Seul (en solo ou en groupe forteresse, close et paranoïaque), je ne puis être que dans le règne de la conviction, de la certitude pathologique non vérifiée, non éprouvée, non expérimentée<sup>13</sup>. Quand il est collectif, c'est le régime de la foule fusionnelle, dont l'inconscient est, selon Freud, *la horde primitive*. Il faut accepter de sortir de soi, de se confronter loyalement avec l'autre, pour finir, peut-être, par éprouver quelque chose qui pourrait être de l'ordre, même modeste, du vrai (vous notez ma prudence...).

Ensuite, la pensée humaine a toujours vu la notion de couple de façon dynamique, en fonction de sa nature de *cadre* et de sa *puissance de production et d'engendrement*.

Et donc, pour le montrer, voici le deuxième moment ludique de mon exposé, avec une petite liste :

- la lecture arithmétique simpliste et positiviste dira :  $1+1=2$  ;
- la lecture de la communauté close repliée sur elle-même :  $1+1=1$  ;
- la lecture cannibale<sup>14</sup> :  $1+1=1$ , mais ce 1 n'est qu'un des 1 du couple (genre : « nous ne faisons qu'un, mais ce « un » se réduit à un seul des deux »...) et cela dramatise les situations

<sup>13</sup> Entre parenthèses, c'est sans doute de là que vient le mépris et la crainte de la famille bourgeoise envers le célibataire (cf. Montherlant, *Les célibataires*, 1943 ; et surtout le spirituel *Le célibataire français*, de Jean Borie, 1977). Mais ledit célibataire n'est pas mieux loti dans nombre de sociétés archaïques, passant pour « répugnant et condamnable », car il est considéré comme inutile, parasite et stérile (impuissant à se glisser dans la division sexuelle du travail), d'où son exclusion systématique des clans et sa vie misérable (cf. Lévi-Strauss, *Le regard éloigné*, III. « La Famille », Plon, 1983, p. 73-74).

<sup>14</sup> Lacan parle de « cannibalisme fusionnel, ineffable, à la fois actif et passif, toujours survivant dans les jeux et mots symboliques, qui, dans l'amour le plus évolué, rappellent le désir de la larve – nous reconnaissons en ces termes le rapport à la réalité sur lequel repose l'imaginaire maternelle. » (*Les complexes familiaux...*, op. cit., p. 30)

de dépendance. Le particulier dominant devient *problématique*, source de conflits manifestes ou larvés ;

– la lecture nataliste :  $1+1=3$  (3 étant l'enfant) ;

– la lecture maoïste :  $1+1=2+1=3$  (le 3 pouvant être l'enfant, l'État, la Nation ou, mieux encore, le Parti) ;

– la lecture de l'anthropologie structurale et de la psychanalyse :  $1+1=3$  (3 étant l'inconscient collectif du couple), etc.

On peut sans doute encore faire varier...

Mais, N.B., c'est aussi réversible ET asymétrique, car le 2 ou le 3 peuvent symboliser des structures inconscientes : dans telle société primitive, dit Lévi-Strauss, c'est un couple de totems animaux qui féconde et *fait être / naître* le couple humain selon la logique des fonctions, des clans, des lieux et des temps (Corbeau et Ours, Lynx et Castor, Aigle et Loup, etc.). On le voit, ce qui compte, c'est l'effet, le produit, le résultat... Et la structure « couple » se retrouve donc tout « naturellement » :

1. sur le plan des rapports (repensons à l'*agôn*, à la *mimèsis*...), comme, par exemple, le jeu entre *combat et victoire* (et non comme on pourrait s'y attendre, entre *victoire et défaite*), ou entre *tâche difficile et réussite ou exploit* (et non entre *victoire et échec*) ;

2. sur le plan de la méthode d'investigation, en supposant une homologie structurale entre un réel feuilleté et des concepts prospectifs<sup>15</sup> (car les couples conceptuels servent d'instruments d'optique) : conscient / inconscient, observation / expérimentation / structure (logique) / mesure (intensité), temps réversible (mythe) / temps irréversible (durée de l'existence), sociétés froides / sociétés chaudes, entropie / néguentropie, etc.<sup>16</sup> N.B. Chez Freud, on trouve déjà des « couples d'opposés » ou des « couples de contraires » : sadisme / masochisme, *Éros / Thanatos*, masculinité / féminité, hétérosexualité / homosexualité (sous leur « somme », la bisexualité), etc.

## B. Le couple mère-enfant

*Quid* alors de ce que dit Lacan dans notre texte de référence, *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu* ? Notez l'importance de la seconde expression, *dans la formation de l'individu*, justement parce que ce qui est crucial, comme nous l'avons signalé

<sup>15</sup> Il y a une dynamique entre l'imaginaire et le symbolique qui irrigue la notion de couple. Je pense aux mains du Pasteur incarné par Robert Mitchum dans *La Nuit du Chasseur* de Charles Laughton (1955), avec les tatouages sur les phalanges de la main gauche : *Hate*, et sur celles de la main droite, *Love*...

<sup>16</sup> Cf. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale II*, respectivement : chap. VIII (« La structure et la forme »), Plon, 1973, p. 151 et chap. XVI (« Critères scientifiques dans les disciplines sociales et humaines », Plon, p. 350.

tout à l'heure, c'est l'effet, le résultat, et même ce qui est au principe, au lieu même de ce qu'on pourrait appeler une *cause finale*, s'il y a une téléologie latente justement dans l'opération des complexes et, justement, des « couples » mis en jeu. Chose remarquable, Lacan met l'accent non sur le couple de parents (les géniteurs), mais sur le « second » couple, celui de la mère et de l'enfant (de nouveau le couple comme produit, comme résultat, mais qui devient primordial...), dont le devenir sera médiatisé / déterminé par le couple enfant / père (fils / père, fille / père, fille / mère), donc par l'œdipe. Précisons que Lacan expose trois complexes décisifs pour la formation de l'individu par identification et différenciation, le *complexe du sevrage* (I, chap. I), le *complexe de l'intrus* (I, chap. II) et le *complexe d'Œdipe* (I, chap. III), cela résumé en trois formules de *couplabilisation / couplabilité* : « la mère comme gestatrice, le père comme menaçant, le petit frère comme intrus<sup>17</sup>. »

Ainsi, le premier couple initiant l'identité personnelle, c'est le couple mère-enfant. Le premier trauma, dit Lacan, n'est pas celui de la naissance – allusion critique au livre d'Otto Rank, *Le traumatisme de la naissance : influence de la vie prénatale sur l'évolution de la vie psychique individuelle et collective* (1924) –, même s'il faut reconnaître que la violence de la naissance, signe d'une double perte (pour la mère comme pour l'enfant), relève « d'un sevrage plus ancien, plus pénible et d'une plus grande ampleur vitale : celui qui, à la naissance, sépare l'enfant de la matrice, séparation prématurée d'où provient un malaise que nul soin maternel ne peut compenser<sup>18</sup>. »

Le premier trauma, c'est celui du *sevrage*. C'est le 1<sup>er</sup> chapitre de l'ouvrage de Lacan, *Les complexes familiaux...* Le sevrage implique la frustration et la contrainte de se nourrir ailleurs et autrement. Il y a deux moments du sevrage. Le premier, celui de la naissance, avec le changement de lieu et de nourrissage du bébé (le moment de la lactation), et le second viendra plus tard, quand il faudra renoncer au sein maternel : « Le complexe du sevrage fixe dans le psychisme la relation de nourrissage, sous le mode parasitaire qu'exigent les besoins du premier âge de l'homme ; il représente la forme primordiale de l'imgo maternelle. Partant il fonde les sentiments les plus archaïques et les plus stables qui unissent l'individu à la famille<sup>19</sup>. »

Lacan reprend à nouveaux frais les notes freudiennes de l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* sur le petit d'homme plongé soudain dans la détresse (*Not*), ce qui fait de lui l'être qui a le plus besoin du *Nebenmensch* (du prochain) :

---

<sup>17</sup> Lacan, *op. cit.*, p. 96.

<sup>18</sup> Lacan, *op. cit.*, p. 31.

<sup>19</sup> Lacan, *op. cit.*, p. 25-26.

« L'angoisse, dont le prototype apparaît dans l'asphyxie de la naissance, le froid, lié à la nudité du tégument et le malaise labyrinthique auquel répond la satisfaction du bercement, organisent par leur triade le ton pénible de la vie organique qui, pour les meilleurs observateurs, domine les six premiers mois de l'homme. Ces malaises primordiaux ont tous la même cause : une insuffisante adaptation à la rupture des conditions d'ambiance et de nutrition, qui font l'équilibre parasitaire de la vie intra-utérine<sup>20</sup>. »

Lacan tient à désarrimer les moments du sevrage des présupposés naturalistes et biologiques, qui ont tendance à n'y voir que de l'instinct et de l'organique<sup>21</sup> : « Chez l'homme, (...) c'est une régulation culturelle qui conditionne le sevrage<sup>22</sup> », et l'accent est mis sur l'ordre des rencontres par le visage, la voix, les manières du soin, les gestes acculturés, et l'on pourrait ajouter les habits, les jouets, les rythmes quotidiens, les jouets, etc. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Lacan fait allusion à l'analyse que fait Freud du jeu du *Fort-Da* de son petit-fils, lequel rejoue le départ et le retour de sa mère (occasions de montées d'angoisse) par le jeu de la bobine, et mimant fantasmatiquement une certaine maîtrise du réel :

« Si l'on veut (...) désigner avec nous dans le malaise du sevrage humain la source du désir de la mort, on reconnaîtra dans le masochisme primaire le moment dialectique où le sujet assume par ses premiers actes de jeu la reproduction de ce malaise même, et par là, le sublime et le surmonte. C'est bien ainsi que nous sont apparus les jeux primitifs de l'enfant à l'œil connaisseur de Freud : cette joie de la première enfance de rejeter un objet hors du champ de son regard, puis, l'objet retrouvé, d'en renouveler inépuisablement l'exclusion, signifie bien que c'est le pathétique du sevrage que le sujet s'inflige à nouveau, tel qu'il l'a subi, mais dont il triomphe maintenant qu'il est actif dans sa reproduction<sup>23</sup>. »

### C. Le couple des deux frères dans l'expérience de la jalousie<sup>24</sup>

Lacan appelle cela « le complexe de l'intrusion » – c'est le chap. II des *Complexes familiaux*... En Alsace, on connaît la rengaine : « que la cigogne le remporte ! »... Nous serons rapide là-dessus, la chose a été longuement travaillée, en particulier par le Dr J.-R. Freymann

<sup>20</sup> Lacan, *op. cit.*, p. 30. Georges Lapassade, dans *L'entrée dans la vie, Essai sur l'inachèvement de l'homme* (Minuit), a remarquablement thématiqué cette prématurité de l'animal humain en insistant sur le fait fondamental de la *néoténie*, qui fait de l'homme un animal toujours inachevé.

<sup>21</sup> *Id.*, p. 32.

<sup>22</sup> *Id.*, p. 26.

<sup>23</sup> *Id.*, Chap. II, « Le complexe de l'intrusion », p. 40-41.

<sup>24</sup> Note érudite. Consultez l'ouvrage d'Allan Bloom, *L'amour et l'amitié* (posthume, 1996), suite de très remarquables analyses littéraires sur ces expériences tragiques, et notamment celle de la jalousie.

dans son ouvrage désormais classique sur la *frérocité*<sup>25</sup>. Lacan cite le passage des *Confessions* de St Augustin (I, VII) : « J'ai vu de mes yeux et bien observé un tout-petit en proie à la jalousie : il ne parlait pas encore et il ne pouvait sans pâlir arrêter son regard au spectacle amer de son frère de lait<sup>26</sup>. »

Lacan voit dans cette rage de la destruction en effigie un des ressorts de la « genèse de la sociabilité et (...) de la connaissance elle-même en tant qu'humaine (...) [car] la jalousie, dans son fonds, représente non une rivalité vitale<sup>27</sup>, mais une identification mentale », un mode de « communication », mieux encore, de « reconnaissance d'un "autre" comme objet », donc une « participation bipolaire constitutive de la situation elle-même<sup>28</sup> » – on notera évidemment l'arrière-fonds hégélien de cette analyse, à propos de la rivalité des consciences-désirs forcées à réfléchir (à) la réciprocité, et même (à) une réciprocité de l'*asservissement* : le plus aliéné des deux n'est pas celui qu'on croit.

En somme, le complexe de l'intrus participe grandement à l'édification de la personnalité par différenciation<sup>29</sup> et « identification affective<sup>30</sup> » et passionnelle, par le processus du « miroir<sup>31</sup> » – ce qui ne manquera pas de se confirmer à l'âge adulte, notamment dans les délires de persécution. On pensera évidemment, par analogie, au cas Aimée exposé dans la thèse de Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932 – rappelons que notre texte de référence sur *Les complexes familiaux* date, lui, de 1938)

### *Moralité*

Il convient, dans l'ordre épistémologique des sciences humaines de « dé-fétichiser » et même de *dématérialiser* la notion de couple, pour en découvrir d'une part la logique plurielle et d'autre part les combinatoires auxquelles elle se plie, volontiers ou non. Ce moment formel permet d'accéder aux structures non conscientes et inconscientes par lesquelles le sujet humain

<sup>25</sup> J.-R. Freymann, *Frères humains qui... Essai sur la férocité*, Préface Ph. Choulet, éd. érès, coll. Arcanes, 2003.

<sup>26</sup> Lacan, *Les complexes familiaux...*, op. cit., p. 36.

<sup>27</sup> N.B. Lacan (*op. cit.*, p. 39-40) prend ici ses distances avec ce que nous pourrions appeler le « complexe hobbien » qui surdétermine le vitalisme instinctuel et l'organicisme biologique encore présent chez Freud, à savoir ramener l'agressivité à « la guerre de tous contre tous » (« *bellum omnium contra omnes* ») et au célèbre cliché « l'homme est un loup pour l'homme » (« *homo homini lupus est* »). Pour Freud, également encore darwinien là-dessus, « l'homme n'est pas un animal débonnaire » (*Malaise dans la civilisation*).

<sup>28</sup> Lacan, *op. cit.*, p. 36-38.

<sup>29</sup> « C'est en effet à partir d'une identification ambivalente à son semblable que, par la participation jalouse et la concurrence symbolique, le moi se différencie dans un commun progrès de l'autrui et de l'objet. La réalité qu'inaugure ce jeu dialectique gardera la déformation structurale du drame existentiel qui la conditionne et qu'on peut appeler le drame de l'individu, avec l'accent que reçoit ce terme de l'idée de la prématuration spécifique. » (Lacan, *op. cit.*, p. 94)

<sup>30</sup> Lacan, *op. cit.*, p. 41.

<sup>31</sup> Lacan, *op. cit.*, p. 42.

est formé, élevé, éduqué, initié, informé, transformé, métamorphosé, à partir des rapports directs et indirects avec le réel, l'imaginaire et le symbolique (en particulier le mythique), initiés par les rapports avec les personnes ressources (mère, père, frère, sœur, tante, oncle, etc.). Telle est la leçon aussi bien de la psychanalyse que de l'anthropologie structurale (Lévi-Strauss).

Il faut également insister sur l'extraordinaire diversité, sur l'impressionnante variété des formes de couple dont l'espèce humaine s'est rendue capable au fil de l'histoire et en fonction des conditions matérielles, démographiques, économiques, géographiques et des conditions psychiques (morales, intellectuelles, mythologiques). Notre disposition à la *couplabilisation* n'est pas de l'ordre du biologique ou de l'instinct, même s'il est certain qu'il faut être deux pour enfanter et engendrer – sauf que ce « deux » a subi pas mal de métamorphoses depuis l'ère de la technoscience ! Il y a certes un fonds instinctif dans la génération, mais cela ne saurait nous éclairer sur la mise en couple des individus. Le couple, comme la famille, relève (et Lacan ne cesse de le redire) de la culture, du social, de l'institutionnel, de la convention, donc de l'artifice et de la fiction – cela ne veut pas dire que c'est « secondaire » ou superficiel, cela veut dire que c'est une réalité *sui generis* qui a ses propres règles, ses propres lois, son propre symbolique, sa normalité et sa pathologie. De ce côté-là, c'est sûr : l'humanité n'a pas fini de nous étonner...

Enfin, je ne renonce pas à vous offrir un dernier moment ludique, avec les paroles d'une chanson de Ricet Barrier, *Les spermatozoïdes* (1975 – disponible sur la chaîne *Youtube*), qui ne manquent pas de faire retentir les échos *couplabilisateurs* de l'*agôn*, de l'*alea* et de l'*ilinx*, puis de la *mimèsis*, et de faire frissonner l'intériorité des mâles en proie à la « mâlitude » (genre : « on est peu de choses... ») :

« Nous sommes 300 millions, massés derrière la porte... trop serrés pour remuer, trop tendus pour penser... Une seule idée en tête : la porte la porte la porte... Quand elle s'ouvrira, ce sera la ruée, la vraie course à la mort, la tuerie sans passion : un seul gagnera, tous les autres mourront... Même pas numérotés, seul un instinct nous guide, on nous a baptisés les spermatozoïdes...

Le prix de la victoire, c'est une fille de joie... Nous sommes 300 millions et un seul l'aura ! Elle se fout du vainqueur, elle ne choisit même pas : elle se donne à tout le monde, mais un seul à la fois !

Elle attend bien tranquille dans son palais douillet, le confort y est total, les serviteurs discrets : pas de nuit, pas de jour, pas de bruit, que l'amour... l'amour... l'amour... l'amour... l'amour... Nous bougeons lentement, faut pas s'ankyloser... Quand on est d'avant la porte on voudrait s'arrêter : si elle s'ouvrait maint'nant je s'rais bien placé... Mais non ! Les autres poussent, ça y est, j'l'ai dépassée... Et la ronde continue, la ronde des prisonniers... Mais ce que l'on attend,

c'est pas la liberté, on n'se parle même pas, on garde les yeux baissés... On ne regarde pas ceux qu'il faudra tuer...

Soudain... on s'arrête tous, plus personne ne pousse... C'est l'instant qu'on attend... Très subtil, le changement... On n'voit rien, mais on l'sent : dehors, ça bouge lentement... On espère, on redoute, on n'bouge plus, on écoute...

Ça y est ! c'est parti, la porte est ouverte : c'est la ruée au dehors...

Ne pas s'affoler, ne pas s'affoler, sinon c'est la mort... Pas partir trop vite, la distance est longue, faut pas s'essouffler... Déjà les premiers ont été massacrés, bousculés, piétinés...

Ce qui s'passe devant, c'est pas important, du moins pour l'instant : la mort vient dans l'dos, le croche-pied vicelard et le piétinement...

Le fouet bien en main, j'en vois un qui s'approche : j'l'attends... il est à ma portée, je m'retourne, vlan ! d'un coup de fouet, je l'descends... Faut être attentif, tous les nerfs tendus, prévoir le danger... Tout c'qui s'passe autour, faut en être conscient, sentir et frapper...

Quand l'un tourne le dos, s'il est à portée, on lui règle son sort : c'est la règle du jeu. La moindre pitié entraîne la mort... Sacré nom de Dieu ! Un coup d'fouet a sifflé juste derrière mes oreilles – mais j'dois être cinglé pour philosopher à un moment pareil... Le fouet tournoyant, je cavale à mort pour me dégager...

Et l'danger écarté, je reprends mon train, faut pas s'énervier : déjà la moitié, les trois quarts sont morts... Ça s'est clairsemé, on court plus lentement, on piétine des corps, on est fatigués : courir courir courir... tenir tenir tenir tenir...

Ceux qui ont la rage de vivre, il n'y a qu'ceux-là qui tiennent... Maintenant on n'se bat plus, ce n'est plus la peine, les mecs tombent un à un, morts avant d'toucher le sol, exténués, épuisés, vidés, rincés, ras-le bol... C'est bon d'se laisser choir, dormir comme les noyés, mais ceux qui s'laissent tomber, c'est pour l'éternité...

Soudain, je l'aperçois, il est devant mes yeux, il est là devant moi, ce Palais merveilleux : j'arrive, ma toute belle ! Encore un p'tit effort et je plonge dans la vie en sortant de la mort...

Mais non je n'suis pas seul, deux mecs m'ont précédé, tellement épuisés qu'ils ne trouvent pas l'entrée... Je leur tombe dessus, j'les écrase, les bouscule, je leur piétine la gueule... et j'entre dans l'ovule...

Que c'est beau... Que c'est beau... J'entre dans un Paradis, elle est là, cette garce de vie... Pendant 9 mois, entre elle et moi, ce s'ra l'Eden, le Nirvana...

J'suis l'vainqueur des 300 millions, je sors du néant, j'ai un nom... C'est merveilleux, l'existence : ça commence par des vacances... Que c'est beau... Que c'est beau...

Je vais les jouir à plein, ces 9 mois sans problèmes, tranquille, baignant dans l'huile, sans amour et sans haine, sans froidure ni chaleur, surtout sans société... parce que les autres, les vaches, ils m'attendent à l'entrée, tous les autres vainqueurs, ceux qui sont d'jà dehors, ils m'attendent pour se battre, pour voir qui s'ra l'plus fort...

Ouais, quand je sortirai, il n'y aura plus de vacances... Pendant 70 ans, la bagarre recommence... C'est la vie... »